

RUOZZI PAOLA - Sujet n°5 : “LA GRAMMATICALISATION”

L-11 LLS (Ling) = Laurea triennale in Lingue e Letterature Straniere, curriculum *Linguistico-didattico*

3 LT- Corso: “*Introduzione al cambiamento linguistico*” (Linguistica d’area) – 36h – 6 CFU

V. La théorie de la grammaticalisation : ses concepts et sa terminologie.

V.1. Définition.

Le but de ce paragraphe d’introduction sera celui de fournir, avant tout, une définition du concept de grammaticalisation, tel qu’il sera adopté dans ce travail¹. Pour le concept de GRAMMATICALISATION, Hopper & Traugott (2003 (1993) : 1-4) fournissent la définition suivante :

“grammaticalization” refers to that part of the study of language change that is concerned with such questions as *how lexical items and constructions come in certain linguistic contexts to serve grammatical functions or how grammatical items develop new grammatical functions*.
 (...) When a content word assumes the grammatical characteristics of a function word, the form is said to be “grammaticalized”. Quite often what is grammaticalized is not a single content word but an entire construction that includes that word (...).

(Hopper & Traugott 2003: 1-4; *notre italique*)

Une définition semblable à celle fournie par Hopper & Traugott avait déjà été donnée, en 1965, par Jerzy Kuryłowicz :

Grammaticalization consists in the increase of the range of a morpheme advancing from a lexical to a grammatical or from a less grammatical to a more grammatical status, e.g. from a derivative formant to an inflectional one.

(Kuryłowicz 1975 (1965) : 52 ; *cit.* Heine, Claudi & Hünnemeyer 1991: 3)

La grammaticalisation étudie donc la façon dont certains éléments lexicaux sont promus au rang d’outils grammaticaux, ou bien celle dont certains outils grammaticaux acquièrent un statut encore plus grammatical. Dans les deux cas, la grammaticalisation produit soit des formes grammaticales inédites capables de coder une fonction grammaticale pour laquelle il n’existait aucun outil disponible, soit des formes nouvelles capables de coder une fonction grammaticale donnée de façon différente par rapport aux outils existants. Comme Heine, Claudi & Hünnemeyer (1991 : 8) le confirment, le premier savant à utiliser le terme de grammaticalisation, et à jeter les bases des études en la matière a été Antoine Meillet (1982 (1912)). Dans son article « L’évolution des formes grammaticales », Meillet met au point les deux processus responsables, à son avis, du changement

¹ Pour un aperçu de l’histoire de la notion, dont il n’est pas question ici, je renvoie à Heine, Claudi & Hünnemeyer (1991 : chapitre I : 1-26). Voir aussi Marchello-Nizia (2006 : chapitre I :13-59).

linguistique : « L'un de ces procédés est l'analogie », dit-il, qui « consiste à faire une forme nouvelle sur le modèle d'une autre » (Meillet 1982 (1912) : Tome I : 130), et le second est, justement, la grammaticalisation, que Meillet définit « le passage d'un mot autonome au rôle d'élément grammatical » (Meillet 1982 (1912) : 131) :

Tandis que l'analogie peut renouveler le détail des formes, mais laisse le plus souvent intact le plan d'ensemble du système existant, la « grammaticalisation » de certains mots crée des formes neuves, introduit des catégories qui n'avaient pas d'expression linguistique, transforme l'ensemble du système. Ce type d'innovations résulte d'ailleurs, comme les innovations analogiques, de l'usage qui est fait de la langue, il en est une conséquence immédiate et naturelle.

(Meillet (1982 (1912) : Tome I : 133)

Depuis, plusieurs termes alternatifs ont été proposés par les chercheurs qui se sont occupés de grammaticalisation. Heine *et alii* (1991 : 3 *et suiv.*), dont je cite, nous signalent les suivants : *réanalyse*, *syntacticization* (Givón (1979 : 208 *et suiv.*), *semantic bleaching*, *semantic weakening* (Guimier 1985 : 58), *semantic fading* (Anttila 1972 : 49), *condensation* (Lehmann 1982 : 10-11), *reduction* (Langacker 1977 : 103-107), *subduction* (Guillaume 1964 : 73-86), *grammaticization* (Givón 1975 : 49 ; Bolinger 1978 : 489 ; Baybee and Pagliuca 1985) : la plupart de ces termes, toutefois – comme par exemple *réanalyse* ou *semantic bleaching/weakening/fading* – font référence en réalité à l'un seulement des processus qui caractérisent les phénomènes de grammaticalisation, d'où leur inaptitude à évoquer ce phénomène dans son ensemble. *Grammaticalisation*, donc, sera le terme adopté dans ce travail.

V.2. La grammaticalisation : les processus observables.

Je choisis d'illustrer ici librement, à titre d'exemple, un cas de grammaticalisation analysé par Hopper & Traugott (2003 (1993) : 140) : il s'agit des suffixes *-mente* ou *-ment*, employés, respectivement, en espagnol et italien d'un côté et en français de l'autre, pour la création d'adverbes de manière à partir d'un adjectif de forme féminine. Par souci de brièveté, je me limiterai ici à l'analyse du français. Un adverbe comme *doucement*, par exemple, est formé en français par un processus dérivatif qui comporte l'addition du suffixe invariable *-ment* à la forme féminine d'un adjectif² :

² Font exception à la règle certains adverbes comme *vraiment*, dont le *e* du féminin, de fait un schwa ([ə]), fut supprimé de la graphie pendant la Renaissance, et les adverbes en *-ment* dérivés de participes, qui n'affichent pas de *e* au féminin au vu de leur nature épïcène (*vailleamment*). Par rapport à ces derniers, des formes comme *grandement*, formées à partir d'adjectifs latins également épïcènes comme *grandis*, *-e* (qui avait donné *grant*, en AF) doivent être imputées, par contre, à une réfection analogique des terminaisons des adjectifs épïcènes sur la base de la déclinaison majoritaire de l'adjectif (*bon*, *bonne*).

doucement = [*douce* (Adj_{FÉM})] + [–*ment*]

Or, comme Hopper & Traugott (*ibidem*) le confirment, ce suffixe, qui n'est aujourd'hui plus qu'un morphème invariant, était à l'origine un mot autonome, et, notamment, la forme à l'ablatif singulier du nom féminin latin *mens*, –*tis*, « esprit, état d'âme » :

(fr.) *doucement* < (lat.) *dulce mentē*

à cette différence près, que si le français *doucement* signifie « de manière douce » mais aussi « lentement », le latin *dulce mente* signifie, à proprement parler, « avec un état d'esprit doux, aimable » : cela explique que la séquence ne peut modifier, en latin, qu'une proposition principale à sujet humain et qui soit pourvue d'un prédicat d'action humaine, les états d'âme n'étant attribuables, en effet, qu'à des êtres humains. Dans le cas du français, par contre, la possibilité d'employer *doucement* dans une phrase comme *Il pleuvait doucement*, atteste que les restrictions d'usage qui marquaient l'emploi du *mente* latin ont disparu du suffixe –*ment*, dans la mesure où celui-ci peut maintenant modifier aussi un prédicat événementiel comme *pleuvoir*. Le passage de *mente* au suffixe adverbial –*ment* a donc été préparée par un double ordre de facteurs. En latin, la séquence, prédicativement autonome, peut être interprétée soit comme un AA soit comme un ablatif simple : quoi qu'il en soit, *dulce mente* représente un matériel purement lexical dont la fonction marginale dans l'économie de la phrase est imposée d'en haut, c'est-à-dire par la structure ablativale qui le surmonte, laquelle, comme il est notoire, est plus que compatible avec l'idée de mode/manière que *mente* prendra plus tard. Le substantif *mente*, en d'autres termes, fait déjà partie, de par sa flexion à l'ablatif, d'une structure potentiellement « adverbiale ». Mais le substantif *mente* dispose aussi d'un deuxième avantage, pour ce qui est de son développement futur : son sémantisme, en effet, n'oppose pas de résistance particulière à la valeur modale. Sous la pression de l'enveloppe ablativale qui lui attribue par défaut un caractère de circonstance concomitante, le substantif *mente* se plie progressivement – en abandonnant les spécificités de son sens premier – aux traits componentiels de son sémantisme pouvant le rapprocher de la fonction qui lui est imposée d'en haut : du sens d' « esprit, état d'âme » il passe donc à celui d' « attitude » pour aboutir finalement à l'idée de « manière » tout court, n'ayant plus rien à faire avec l'idée d' « esprit » originaire. Cette migration progressive du sémantisme originaire de *mente* vers un sémantisme plus abstrait, qui comporte en même temps la neutralisation du trait [+ humain], marque donc de façon évidente l'imposition définitive du moule syntaxique ablatival dominant sur le contenu contingent de l'élément lexical dominé :

- (a) (*dulce*) *mente* = « avec (un *état d'*) *esprit* doux, aimable » [+ humain]
 (b) (*dulce*) *mente* = « avec une *attitude* douce, aimable » [+/- humain]
 (c) (*dulce*) *mente* = « d'une *manière* douce, aimable » [- humain]

Dans les constructions (a), (b) et (c) ci-dessus, le substantif prédicatif central – indiqué en italique en paraphrase – montre le passage progressif du substantif *mente* de sa composante [+ humaine] vers une composante [+/- humaine] qui lui permet de quitter le domaine sémantique pour passer au niveau, plus abstrait, des relations conceptuelles ou logiques, superordonnées, par défaut, au niveau sémantique qu'elles sont censées dominer : si donc (b), par rapport à (a), focalise l'attention sur l'« attitude » mentale, c'est-à-dire sur l'aspect « modal » de l'attitude mentale humaine, sans pour autant effacer le trait [+ humain], (c), par rapport à (b) et à (a), non seulement fait ressortir la composante modale comme dominante, mais efface définitivement le trait [+/- humain]. Si donc, en latin, le choix de l'adjectif prédicatif pour *mente* était restreint aux adjectifs compatibles avec le référent humain du possesseur de l'état d'esprit, à partir du moment où *mente* perd sa composante humaine pour tourner à la « modalité » pure, toute sorte d'adjectif peut lui être adjoinct. La grammaticalisation de séquences comme *dulce mente* > *douce ment* > *doucement*, en d'autres termes, n'apparaît détectable qu'à partir du moment où la séquence peut modifier aussi des prédicats régissant événementiels ou des prédicats qui ne comportent plus, en tout cas, un sujet humain : le relâchement des contraintes de cohérence référentielle entre la construction marginale et la principale est la preuve que le substantif *mente* a quitté la spécificité du domaine lexical/sémantique auquel il appartenait à l'origine. Jusqu'ici, les processus de grammaticalisation de ce type apparaissent fondés sur la *métaphorisation du sémantisme originare* du constituant intéressé par le changement, et sur l'*altération progressive*, ou plutôt l'extension, *de ses propriétés combinatoires*. Mais il y a d'autres facteurs qui entrent en jeu pour qu'un phénomène de grammaticalisation comme celui de (*dulce*) *mente* puisse s'accomplir : la séquence doit être d'usage *fréquent*, au point de devenir, dans la prononciation, une sorte de « mot long » (Meillet 1982 (1912) : 137) : c'est de cette façon que la séquence [Adj_{FÉM} + *mente*] perd progressivement ses frontières morphologiques internes et s'achemine vers ce statut d'unité compacte destinée à devenir, en français contemporain, partiellement inanalysable. Si l'*érosion des frontières phonétiques* entre les deux mots est donc à l'origine de la forme agglutinée des adverbes de manière modernes, ces derniers conservent, toutefois, une marge de productivité et de transparence : dans la séquence [Adj_{FÉM} + *ment*], en effet, non seulement l'adjectif est remplaçable, mais il demeure fléchi au féminin, comme le genre de l'ancien substantif *mens* l'exige. De la forme stable mais composite de la construction syntaxique latine, on passe donc au figement de la structure dérivationnelle française – et, plus généralement, romane – laquelle, à la rigueur, n'est plus une construction, et ne contient

plus de syntaxe : c'est là une façon d'illustrer, autrement dit, l'assertion de Givón, devenue célèbre, selon laquelle « today's morphology is yesterday's syntax » (Givón 1971 : 394).

L'exemple de la grammaticalisation de *mente* en suffixe (*-ment*) pour la création des adverbes de manière nous a donc permis de mettre au point certains aspects observables du processus de grammaticalisation. Ce que je me propose, ci-après, c'est de les aborder de façon plus systématique, en maintenant de préférence la terminologie d'aire anglo-saxonne – où ce type d'études a reçu sa mise au point – en particulier en l'absence d'un équivalent français adéquat. Je précise toutefois, dès maintenant, que si chacun des phénomènes que je m'appête à décrire *peut* être impliqué dans un processus de grammaticalisation, la co-occurrence de ces facteurs n'est ni nécessaire, ni systématique.

(1) FRÉQUENCE D'USAGE (FREQUENCY).

Comme Kortmann (1992 : 440) le souligne, les processus de grammaticalisation (désormais, GR) ne débutent jamais au niveau du mot, mais au niveau du syntagme : autrement dit, si un certain mot est destiné à éprouver un changement, ce changement commencera dans les séquences, ou constructions, dans lesquelles le mot intéressé se produit avec des mots environnants. Par conséquent, l'une des pré-conditions nécessaires à la mise en place d'un processus de grammaticalisation est la FRÉQUENCE D'USAGE de la construction qui contient le mot intéressé par le changement :

<p>The kinds of changes that are most deeply characteristic of the grammaticalization of lexical forms – semantic fading, phonological reduction, positional fixing, erasure of word boundaries – are inseparable from the absolute frequency of the forms and the frequency with which they cooccur with other forms. The repetition of forms may lead to their “liberation” or “emancipation” (Haiman 1994), from their earlier discourse contexts and to increased freedom to associate with a wider variety of other forms (...).</p>

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 127)

Le fait que la fréquence d'une expression donnée gagne du terrain est interprété par Meillet (1982 (1912)) comme le produit de l'accueil favorable que la communauté des locuteurs réserve aux expressions particulièrement innovantes et efficaces, capables de rafraîchir l'expression d'un concept usé : il s'agit donc, selon les mots mêmes de l'auteur – qui cite Horace (Meillet 1982 (1912) : 134) – de l'accueil favorable aux égards d'une *iunctura nova*, perçue comme une trouvaille heureuse pour ce qui est du but communicatif recherché. Or, le fait que la fréquence d'usage soit la prémisse pour ce qu'on pourrait appeler le début du « changement en contexte », requiert une mise au point importante : si la grammaticalisation, en tant que processus produisant un *résultat*, a effectivement le pouvoir de restructurer le système de la *langue* – cette dernière entendue au sens

saussurien du terme – le *processus* de changement débute toutefois au niveau de *parole*, c'est-à-dire au niveau des locuteurs, dont la créativité, selon Meillet (1982 (1912) : 137), se justifie du besoin, sans cesse renouvelé, de « force expressive ». Si telles sont les prémisses, il faut alors préciser la notion de « processus » par laquelle on étiquette d'habitude la GR. La GR, lorsqu'elle se produit, passe effectivement par une série d'étapes observables et, sous cet aspect, elle peut être définie un processus ; mais, de l'autre côté, la GR est un phénomène spontané, en soi tout à fait atélique, dont on ne peut prévoir ni l'occurrence, ni les développements, ni la phase d'arrêt :

As work has progressed, it has become clear that the definition of grammaticalization as a “process” has been misleading. To some it has suggested that grammaticalization is conceived as a force with an impetus of its own independent of language learners and language users. This was never intended. Only people can change language.

(Hopper & Traugott 2003: xv)

(2) ROUTINISATION, FROZEN PATTERNS ET ÉROSION PHONÉTIQUE.

Une expression originellement innovante finit par se retrouver usée par la fréquence d'emploi : sa force expressive, qui avait décrété son adoption, est donc destinée à se vider progressivement, jusqu'à rejoindre le niveau d'expressivité zéro de la séquence qu'elle avait été appelée à remplacer. Ce phénomène, qui prend le nom de ROUTINISATION (ROUTINIZATION), a trait au fait qu'une séquence donnée, usée par la fréquence d'usage, finit par être

- mémorisée et prononcée comme un seul bloc, et de façon de plus en plus rapide
- privée de sa portée expressive
- réduite à un ensemble dont les parties deviennent inanalysables
- soumise à des traitements phonétiques aberrants, comme l'ÉROSION PHONÉTIQUE (PHONOLOGICAL EROSION), c'est-à-dire la perte partielle de la substance phonétique en correspondance de la jonction de ses composants, ou bien l'EFFACEMENT DE LA FRONTIÈRE MORPHOLOGIQUE entre ses composants (ERASURE OF MORPHEME BOUNDARIES).

A ce sujet, Hopper & Traugott (2003 (1993) : 127) rejoignent le point de vue de Meillet (1982 (1912) : 135-137), comme on peut le constater en comparant leurs mots respectifs :

Combinations of forms that occur more frequently tend to be automatized, that is, they are stored and uttered as a block (Boyland 1996) [...]. Because the content of these automatized combinations is predictable, they are uttered more quickly; they are “streamlined” (Baybee and Thompson 1997), the parts of the combinations tend to be slurred and reduced in prominence (Browman and Goldstein 1992), as in *wanna* for *want to*, *betcha* for *I bet you*. At the same time their semantic and functional content becomes vaguer, that is, they can be used in a wider variety of contexts (Heine 1993; Krug 2001; Boyland 2001).

(Hopper & Traugott 2003: 127)

A chaque fois qu'un élément linguistique est employé, sa valeur expressive diminue et la répétition en devient plus aisée. Un mot n'est ni entendu ni émis deux fois exactement avec la même intensité de valeur. C'est l'effet ordinaire de l'habitude.

[...] De ce qu'un mot est groupé avec un autre d'une manière qui tend à devenir fixe dans certains cas, il résulte pour ce mot la perte d'une partie de son sens concret dans ces constructions.

[...] En somme le groupement habituel ôte aux mots et leur force expressive et la force expressive de leur union et même leur valeur concrète propre. Les mots ainsi groupés [...] se comportent dès lors dans la prononciation à peu près comme un mot long. On sait que la façon dont les mots sont unis dans la prononciation courante des phrases ne répond pas à la coupe des mots telle qu'elle apparaît dans la graphie ordinaire des langues modernes.

(Meillet 1912 (1982) : 135-137)

La routinisation, en d'autres termes, représente le début d'un processus de déchéance : une séquence comme par exemple le français [*aller* + infinitif] ou l'anglais [*be going to* + infinitif], choisis dans leur langues respectives pour leur aptitude à coder l'idée de futur immédiat, ont probablement été, à l'origine, des expressions innovantes, en vertu de leur capacité à déplacer l'idée d' « atteindre un but » de la dimension spatiale à la dimension temporelle. Une fois adoptées, et ensuite usées par la fréquence d'emploi, ces structures ont fini par perdre leur force expressive et par transformer le concept qu'elles avaient été appelées à coder en une catégorie grammaticale nouvelle, qui va, dans ce cas précis, enrichir la morphologie verbale : elles en sont réduites, autrement dit, au rang d'outils – désormais neutres au point de vue de l'expressivité – pour le codage du futur immédiat. De ce fait, la périphrase française en [*aller* + infinitif] ou la périphrase anglaise en [*be going to* + infinitif] acquièrent un statut proche d'un auxiliaire de futur, ce qui efface complètement la phase métaphorique qui leur a permis d'en arriver là. La construction anglaise, d'ailleurs, va plus loin : en adaptant iconiquement la graphie de *going to* à la prononciation courante, on aboutit à *gonna*, forme qui illustre, en même temps, l'érosion phonétique, l'effacement des frontières morphologiques entre les deux mots originaires, et une totale opacité quant à l'analyse en composants. D'après les exemples proposés, on voit bien que la routinisation, avec son éventail de conséquences, constitue la phase initiale d'un processus de dégénérescence visant à abandonner des séquences déjà entamées par l'usage à l'action aveugle des lois phonétiques : c'est à partir de ce moment – c'est-à-dire quand le mot ou la séquence a complètement épuisé ses ressources en tant que mot autonome – que la GR devient possible. La GR, en d'autres termes, opère de fait sur des séquences lexicalisées, ou FROZEN PATTERNS (séquences syntaxiquement figées), dont les composants occupent une position fixe (POSITIONAL FIXING) : « lexical phrases [...] must be first lexicalized (frozen) before grammaticalization can set in » (Hopper & Traugott 2003 (1993) : 135).

En comparant les formes périphrastiques pour la formation du futur immédiat en français et en anglais, nous avons d'ailleurs remarqué que la routinisation ne produit pas nécessairement les mêmes changements phonétiques sur la séquence. Nous allons voir ci-après, alors, en quoi consistent les types principaux de traitement phonétique pouvant résulter de la routinisation.

(3) CLITICISATION (CLITICIZATION).

Ce phénomène consiste dans le fait que, à l'intérieur d'une séquence donnée, un mot originellement autonome du point de vue prosodique peut perdre son autonomie et s'appuyer sur une unité accentuée de son environnement immédiat, avec lequel il se trouve ainsi à former un groupe rythmique : il devient alors le CLITIQUE du mot contigu. Ce fait, qui part de la prosodie, ne devient visible que dans la graphie : c'est le cas de l'anglais *we'll, you're* cités plus bas par Hopper & Traugott (2003 (1993) : 127), ou bien celui des graphies informelles du français du type *t'y vas, toi ?* Dans le processus de CLITICISATION (CLITICIZATION), en particulier, le mot en question voit d'abord sa prééminence prosodique se réduire au rang d'accent secondaire, jusqu'à ce que même ce faible accent secondaire ne disparaisse en entraînant avec lui une partie de la substance phonétique :

Forms that often occur adjacent to one another may even become fused into a single word, for example as stem and clitic (Bybee 1995: 2001), such as *we'll, you're*.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 127)

One aspect of the tendency toward unmarked segments is that morphologization is usually accompanied by a reduction in prominence. Prominence is a function of special accentuation, length, or some sort of positional privilege such as initial syllable in the word (...). In an environment of lessened prominence, there is a general neutralization of segments, that is, a loss in certain of the phonological distinctions found in full lexical items.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 155)

(4) AFFIXATION (AFFIXATION).

L'AFFIXATION (AFFIXATION) est le procédé par lequel un terme grammaticalisé devient un affixe, c'est-à-dire un élément invariable et exploitable dans la morphologie dérivationnelle, qui, antéposé (préfixe) ou postposé (suffixe) à la racine ou au thème d'un élément lexical, permet à ce dernier d'acquérir, par dérivation et de façon réversible, un statut grammatical différent : c'est typiquement le cas du suffixe *-ment* servant à la formation d'adverbes de manière à partir d'adjectifs. Ce qui distingue l'*affixation* de l'*univerbation* ou *agglutination* (cf. *infra*) c'est que si la première engendre des blocs partiellement productifs et restructurables (*douce-ment, lente-ment, etc.*), la seconde rend les morphèmes composants complètement opaques, en empêchant, de ce fait, le remplacement.

(5) UNIVERBATION, OU AGGLUTINATION, OU FUSION.

Par UNIVERBATION (UNIVERBATION, en anglais), on entend la fusion permanente de deux éléments lexicaux originellement distincts en une séquence lexicale unique : les composants de cette séquence finissent par perdre, à cause de leur opacité croissante, toute possibilité d'être employés comme morphèmes productifs de dérivation. Voici la définition donnée par

(...) Lipka (1990) defines lexicalization “as the phenomenon that a complex lexeme once coined tends to become a single complete lexical unit, a simple lexeme”, a process often call “univerbation”. Lipka goes on and says: “Through this process it loses the character of a syntagma to a greater or lesser degree” (1990: 95). Erstwhile compositional forms like *garlic* (< *gar* ‘spear’ + *leac* ‘leek’), (...) *arise* (< ‘on’ + ‘rise’) now function as monomorphemic, non compositional elements. (...) Likewise *already* derives from *all* + *ready*; *hafta* from *have to*, and *sorta* from *sort of*.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 134)

Le concept de FUSION est presque synonymique de celui d'univerbation, si l'on tient compte de la définition qu'en donnent Hopper & Traugott :

Affixes normally form a phonological unit with their stem. Yet fusion is something more than mere affixation; it is a stage in which the phonological substance of an affix (or the subordinate part of a compound) and the stem start to become indistinguishable from one another. (...) From the point of view of grammaticalization, the issue is not so much what the structure is at some moment in time, but what the direction of change is and how far along the continuum some particular form has moved (see Givón 2000). Fusion, then, is a characteristic of the right-hand side of a continuum at the left hand of which are discrete morphs and at the right hand a single morph, possibly with some purely phonological residue of a previous second morph.

(Hopper & Traugott 2003: 158)

En plus de l'anglais *already* < *all ready*, on peut ajouter, pour le français, le cas de *maintenant* < *main tenant*, de *nonobstant* < *non obstant*, de *malgré* < *mal gré*, de *beaucoup* < *beau coup* ou bien celui du futur roman, notoirement issu d'une forme périphrastique en [*habere* + infinitif], dont les premières attestations se situent – selon Hopper & Traugott (2003 (1993) : 54) entre le III^e et le VI^e siècle après J.-C. A partir d'un contexte « that can be understood to be obligative or at least future oriented » (*ibidem*), cette périphrase, qui avait dans l'entre-temps remplacé le futur synthétique du latin du type *amābo*, finira par aboutir, par voie d'agglutination, au nouveau futur synthétique du roman et du français : de *cantare habeo* à *cantar *ayyo* jusqu'à *chanterai*, où les vestiges des deux verbes composants sont complètement ternis par la fusion. Un exemple ultérieur est celui de la naissance de l'imparfait latin, qui se forme en ajoutant à la racine verbale le suffixe *-ba* suivi de la désinence de la personne et du nombre. Hopper & Traugott expliquent comment cette forme même

est probablement issue à son tour d'une tournure périphrastique formée d'un ancien imparfait du verbe *être* suivie du participe présent d'un verbe lexical plein :

The diachronic source for the imperfect is likely to have been a present participle (in this case **amants*) followed by a form of the copular verb (**b^hwam* 'I was'). The combination **amants b^hwam* presumably gave rise to *amabam* through a rule whereby the combination **nts + b^hw* eventually yielded *b*.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 158-159)

Les phénomènes dont nous nous sommes occupés jusqu'ici représentent les processus visibles de la GR. Ils illustrent l'accomplissement progressif de la MORPHOLOGISATION (MORPHOLOGIZATION), qui, comme on peut le constater d'après les exemples proposés, non seulement décrète la perte d'autonomie de « mots jadis autonomes » (Meillet 1982 (1912) :139) et leur cristallisation en éléments grammaticaux, mais cause aussi la compression de formes périphrastiques ou analytiques en formes synthétiques.

V.3. La grammaticalisation : les processus invisibles.

Dans cette section, je me propose d'illustrer schématiquement les mécanismes invisibles qui sont à l'origine des faits observables dans le processus de GR. Je procéderai, comme je l'ai fait jusqu'ici, par rubriques.

(1) RÉANALYSE ET ANALOGIE (REANALYSIS AND ANALOGY).

La RÉANALYSE (REANALYSIS) et l'ANALOGIE (ANALOGY) représentent deux stratégies de restructuration linguistique qui se produisent de façon conjointe dans un processus de GR. La RÉANALYSE, dont on doit le concept à Langacker (1977 : 58) :

I will define 'reanalysis' a change in the structure of an expression or class of expressions that does not involve any immediate or intrinsic modification of its surface manifestation. Reanalysis may lead to change at the surface level, [...] but these surface changes can be viewed as the natural and expected result of functionality prior modification in rules and underlying representations.

(Langacker 1977 : 58; *cit.* Cuzzolin 1994: 19)

peut être définie comme processus mental de nature abductive consistant à réorganiser implicitement les constituants d'une séquence linguistique selon une grammaire sous-jacente qui, tout en étant compatible avec la grammaire de surface, se pose comme une alternative « silencieuse » à celle-ci. La réanalyse doit donc être envisagée comme une restructuration qui se produit d'abord au niveau de la *compétence* linguistique des locuteurs face à une séquence où à une

classe de séquences données : une fois projetée dans la syntaxe, cette restructuration produit un RÉ-PARENTHÉSAGE (REBRACKETING) *implicite* des constituants de la séquence, sans que la structure de surface, au moins dans un premier temps, en soit atteinte. La réanalyse, donc, agit sur l'*axe syntagmatique*, comme il ressort bien de mots de Kortmann (1992 : 440) qui – concernant le début de réanalyse de constructions participiales en constructions prépositionnelles – met en relief la dimension syntagmatique (*phrasal level*) du processus de départ :

[...] reanalysis is not a radical, but a step-by-step process, just as there is no radical change in the assignment of a given item to some lexical category as a result of reanalysis. In its initial stages, reanalysis does not take place on the lexical level at all, but on the phrasal level. So what I am arguing is that a reanalysis of phrasal heads necessarily presupposes a reanalysis of the phrase as a whole.

(Kortmann 1992 : 440 ; *notre soulignage*)

Si la réanalyse s'occupe donc des restructurations qui concernent l'axe syntagmatique, mais demeure latente, c'est l'ANALOGIE (ANALOGY) qui, s'occupant des restructurations sur l'*axe paradigmaticque*, permet de détecter les effets du ré-parenthésage opéré par la réanalyse : par l'élargissement quantitatif et qualitatif du paradigme d'éléments pouvant occuper une certaine position distributionnelle dans une séquence donnée, l'analogie fait ressortir des candidats nouveaux dont la présence ne peut s'expliquer que sur la base d'une réanalyse préalable de la séquence dans son ensemble. Réanalyse et analogie, qui recouvrent la distinction saussurienne entre *combinaison* et *sélection*, sont par conséquent deux processus croisés et étroitement liés susceptibles de se produire ensemble dans un processus de GR :

(...) reanalysis and analogy (generalization) are distinctly different mechanisms and have different effects. Reanalysis essentially involves linear, syntagmatic, often local, reorganization and rule change. It is not directly observable. On the other hand, analogy essentially involves paradigmatic organization, change in surface collocations, and in patterns of use. Analogy makes the unobservable changes of reanalysis observable.
 (...) From this perspective we can say that reanalysis and analogy are the major mechanisms in language change. They do not define grammaticalization, nor are they coextensive with it, but grammaticalization does not occur without them.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 68-69 ; *notre soulignage*)

Pour illustrer l'action croisée de réanalyse et analogie, Hopper & Traugott (2003 (1993) : 2-3) proposent le passage, en anglais, de *going to* à auxiliaire de futur, en tout semblable à celle de [*aller* + infinitif] du français. La GR de *be going to* passe par une première phase dans laquelle le verbe *to go*, dans son sens lexical plein de verbe de mouvement, appelle, en tant que complément, un locatif indiquant la destination spatiale. La première restructuration consiste en la substitution possible du locatif de destination par une proposition finale de forme infinitive, dont l'apparition se base sur la

transposition de l'idée de but du plan spatial au plan temporel : la direction du mouvement, projetée en avant dans l'espace, est assimilée au but du mouvement, projeté en avant dans le temps ; l'occurrence de cette proposition infinitive n'est toutefois possible qu'en l'absence du locatif (*I am going to marry Bill*, mais non *I am going to London* ou *I am going to London to marry Bill*). Une deuxième phase consiste en la réanalyse du verbe *be going to*, qui, s'accaparant la préposition de « mouvement vers » (*to*), forme avec celle-ci une séquence autonome, vouée à l'expression du futur proche, dans laquelle le verbe *to go* a désormais pris ses distances du verbe de mouvement (*[I am going [to marry Bill]]* > *[I [am going to] marry Bill]* : c'est à partir de cette réanalyse implicite de *going to* que des verbes événementiels ou incompatibles avec l'idée de mouvement ou de but, tels que *happen* (événement) ou *like* (verbe d'action non intentionnelle) peuvent apparaître, et que la présence d'un locatif de direction ou du même verbe *to go*, pris dans son sens plein, ne gênent plus (*I am going to go to London*). La réanalyse de *be going to*, comme on le voit, ne devient manifeste que lorsque l'analogie, par voie paradigmatique, élargit les propriétés combinatoires de la séquence à des catégories qui en étaient exclues auparavant. L'érosion phonétique et l'agglutination de *be going to* en *be gonna*, par ailleurs, atteste effectivement que la préposition *to* a été rattachée au verbe *to go* et n'a plus, dans cette construction, d'existence autonome.

En plus de cet exemple, nous pourrions en évoquer un autre, également connu : celui de la naissance d'une particule de renforcement pour la négation en AF. Il est notoire qu'avant la promotion du substantif *pas* (et de *point*, dans une moindre mesure) au rang d'adverbe de renforcement de la négation *ne*, plusieurs autres substantifs, en concurrence avec *pas* et *point*, avaient été choisis : *mie* (« miette ») et *goutte* en faisaient partie. Or, pour ce qui est de *mie*, par exemple, ce mot commence à manifester la migration de son statut lexical propre vers un statut autre, à partir du moment où il se produit à la suite de verbes qui n'ont plus rien à voir avec l'idée de « manger » ; en cooccurrence avec les verbes intransitifs, en particulier, son incapacité à fonctionner comme un objet direct du verbe trahit ultérieurement l'altération de son statut. C'est ce qu'illustre bien Marchello-Nizia (2006 : 44) :

Le changement ainsi opéré dans la grammaire ne se perçoit qu'indirectement, lorsque de nouveaux énoncés sont produits, conformes à la nouvelle grammaire mais incompatibles avec l'ancienne [...]. C'est ainsi qu'un lexème peut se rencontrer dans un contexte impossible pour lui jusque là ; par exemple, dès lors qu'en énoncé négatif, le mot *mie* en ancien français, ou *mica* en italien, commencent à être employés avec d'autres verbes que ceux qui signifient 'manger', et spécialement avec des verbes intransitifs, c'est que le mot a été interprété non plus comme 'miette', mais comme 'fragment minuscule désignant l'absence d'une entité', c'est-à-dire comme auxiliaire de négation et non plus comme objet direct : *Il ne manjue mie* > *Il ne vient mie*. La réanalyse se perçoit donc dans l'extension des emplois : le terme auparavant lexical se combine ensuite bien plus largement, avec des termes qui n'auraient pas été compatibles avec son sens premier lexical.

(Marchello-Nizia 2006 : 44)

A ces deux exemples je crois pouvoir en ajouter un troisième, issu de l'observation directe du français parlé : il s'agit du participe invariable *soi-disant*, qui, d'adjectif attributif, se retrouve désormais à pouvoir aussi modifier une phrase marginale, avec la même valeur d'un adverbe comme *apparemment* ; le passage suivant, tiré d'un livre publié sur internet, peut illustrer cet emploi innovant qui continue de cohabiter avec l'emploi adjectival :

1. La musique des années 30 n'échappa pas à ces transformations sociales. Les musiciens abandonnèrent le style 1900 pour des sonorités nouvelles fortement teintées de country et de swing. L'accordéon disparut tout d'un coup, *soi-disant parce que* l'Allemagne en guerre n'en fournissait plus. (*Musiciens cadiens et créoles*, Barry Jean Ancelet, Elemore Morgan, Ralph Rinzler, Google Books)

Voici, donc, schématiquement, comment on pourrait représenter l'action croisée de la réanalyse et de l'analogie dans un exemple relativement simple comme celui de *mie* :



RÉANALYSE ET ANALOGIE DANS LA GRAMMATICALISATION DE LA NÉGATION <i>MIE</i> EN AF			
Axe syntagmatique : réanalyse 			
Phase	Bracketing (parenthésage)	Type de construction pour <i>mie</i> :	Axe paradigmatique : Analogie 
I	<i>Il [ne] [manjue mie]</i>	COD de verbes signifiant « manger »	
II	<i>Il [ne] [voit] [mie]</i> <i>Il [ne] [vient] [mie]</i>	Adv de V transitif quelconque Adv de V _{INTRANS}	

Tableau 1: Réanalyse et analogie dans la grammaticalisation de *mie* en AF.

(2) ABDUCTION (ABDUCTION).

L'ABDUCTION, forme de raisonnement dont la description remonte à Aristote, joue un rôle essentiel dans l'étude de l'apprentissage du langage ainsi que dans le domaine du changement linguistique, y compris les phénomènes de grammaticalisation : *l'abduction, en effet, est à l'origine du processus de réanalyse*. Comme Hopper & Traugott (2003 (1993) : 42) le remarquent, le premier chercheur qui ait compris l'importance du raisonnement abductif pour les études sur le langage, a été Pierce (1965 (1931)), dont les auteurs écrivent :

Peirce was interested in abduction because, although he saw it as a weak form of reasoning [...], he also saw it as the basis of human perception and as the only kind of reasoning by which new ideas could originate.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 43).

Les mêmes auteurs (Hopper & Traugott 2003 (1993) : 42) illustrent la différence existant entre les trois formes de raisonnement humain (déduction, induction, abduction) : étant donné un syllogisme classique du type

- (a) *Tous les hommes sont mortels* (prémisse majeure, ou *law*)
- (b) *Socrate est un homme* (prémisse mineure, ou *case*)
- (c) *Socrate est mortel* (conclusion, ou *result*)

le raisonnement déductif applique la prémisse majeure à la prémisse mineure et prévoit un résultat qui est, par conséquent, déjà présent dans les prémisses (si tous les hommes sont mortels et que Socrate est un homme, Socrate est forcément mortel) ; le raisonnement inductif, par contre, procède en sens inverse : à partir de la prémisse mineure et du résultat, il arrive à postuler l'existence d'une prémisse majeure ou loi (si Socrate est un homme et que Socrate est mortel, alors tous les hommes sont mortels). Le raisonnement abductif, par contre, souvent confondu avec l'induction, part du résultat et, sur la base de la prémisse majeure, essaie de reconstituer la prémisse mineure :

Deductive reasoning applies a law to a case and predicts a result (e.g., *All men are mortal, Socrates is a man, therefore Socrates is mortal*). Strictly speaking, the conclusion asserts nothing that is not given in the premises [...]. Inductive reasoning proceeds from observed cases and results to establish a law (e.g., *Socrates is a man, Socrates is mortal, therefore all men are mortal*).
Abductive reasoning is different, though it is often confused with inductive reasoning: 'Abduction proceeds from an observed result, invokes a law, and infers that something might be the case.' E.g., given the fact that Socrates is dead, we may relate this fact to the general law that all men are mortal, and guess that Socrates was a man' (Andersen 1973: 775).

(Hopper & Traugott 2003 (1993): 42-43 ; *notre soulignage*)

En suivant les auteurs, qui s'inspirent à leur tour du modèle d'Anttila (1989 :197 ; *cit.* Hopper & Traugott 2003 (1993) : 41), essayons donc d'appliquer ce modèle à la façon dont les usagers de la langue interprètent les données linguistiques ainsi que la grammaire qui est censée avoir informé et produit ces derniers. Imaginons donc que la conclusion (*result*) coïncide avec la *production linguistique réelle (oral production)*, que la prémisse majeure corresponde aux *capacités linguistiques universelles* propres à chaque être humain (*universal linguistic capacities*) et que la prémisse mineure coïncide avec la *grammaire (internalized grammar)* que l'utilisateur infère à partir des données linguistiques réelles qui lui sont soumises. Comme les auteurs le remarquent, « part of the human ability to understand and use language is the ability to reason from the form of what is said to the intent of what is said » (Hopper & Traugott 2003 (1993) : 42). Face à la production linguistique réelle, l'utilisateur sera donc amené à bâtir, sur un critère de compatibilité entre les universaux linguistiques et les données dont il dispose, sa propre grammaire interne ou intériorisée,

qui se pose comme une médiation cohérente entre les deux. Il peut arriver, alors, que deux usagers appartenant à la même communauté linguistique mais relevant de deux générations différentes, puissent ne pas reconduire la même séquence linguistique à la même grammaire, ce qui est d'autant plus possible que la séquence est ambiguë ou autorise plusieurs inférences :

Of the process itself Andersen says: “In acquiring his [sic] language, a learner observes the verbal activity of his elders, construes it as a ‘result’ – as the output of a grammar – and guesses at what that grammar might be” (1973: 776). The guesses are processes of reasoning based on universal principles, the basic goal being the construction of a grammar (the case) that in some way conforms to the observed data (the result). Abduction is the predominant mode of reasoning in language learning (Anttila 1989 [1972]: 197). It is constantly tested out by the process of induction (the matching of a hypothesis to the data) and by deduction (the production of new utterances based on the hypothesis).

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 43 ; *notre soulignage*)

Le raisonnement abductif, donc, représente déjà une forme de réanalyse : lorsqu’une même structure de surface, grâce à ses propres ambiguïtés et aux multiples inférences qu’elle autorise, peut être internement organisée (*constituency change*) selon deux schémas différents, elle se présente alors comme le produit, également acceptable, de deux grammaires concurrentes ; la variable du raisonnement abductif, c’est-à-dire la prémisse mineure, est alors remplie d’un contenu double :

In every instance of reanalysis we can posit that it is the result of abduction. In some contexts two interpretations were possible, that is, there was at least the potential for ambiguity (also called “opacity”) that allowed for the structure to continue to be analyzed as before, and for a new analysis to be innovated, and then to coexist with the earlier analysis (...).

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 52)

Je propose de représenter dans la Figure 1 suivante la façon dont une séquence comme *dulcē mentē*, pour reprendre notre exemple du début, peut être réanalysée par voie d’abduction par deux usagers d’une même langue, appartenant à deux stades synchroniques temporellement décalés :

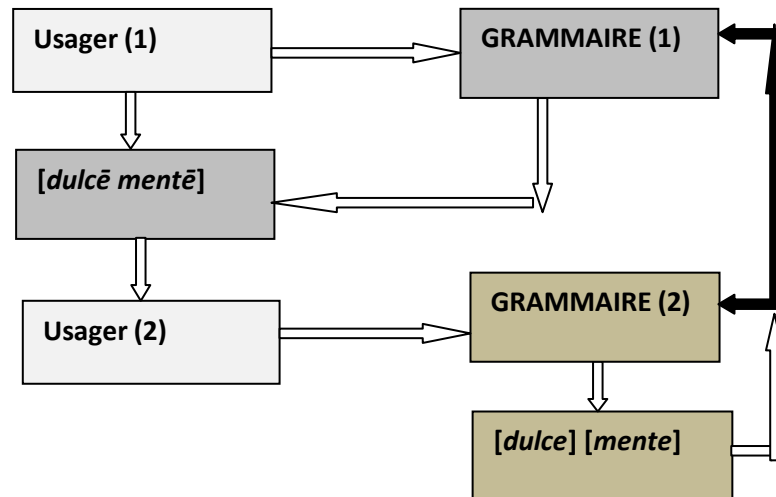


Figure 1: Processus d'abduction.

(3) MÉTAPHORISATION DE LA SIGNIFICATION ORIGINALE, SEMANTIC BLEACHING ET DIVERGENCE.

Comme Hopper & Traugott (2003 (1993) : 61) le remarquent, « the relevant factors for the selection of lexical forms as grammatical ones are *semantic suitability*, *inferences* (both ‘logical’ and ‘conversational’) *from context*, and *potential constructional ambiguities* arising from such inferences » (*notre italique*). Si jusqu’ici nous nous sommes occupés des ambiguïtés de construction (*constructional ambiguities*) des séquences pouvant entreprendre un parcours de GR, il faut maintenant aborder le sujet de leur conformité sémantique (*semantic suitability*). D’abord, pour qu’une séquence puisse candidater à la GR, il faut que son sens lexical soit assez basique pour qu’il puisse être soumis à un processus d’abstraction, soit par voie de MÉTAPHORISATION, soit par voie d’EXTENSION MÉTONYMIQUE :

Metaphorical innovation is one of the most widely recognized processes in meaning change.

(...) Although definitions of metaphor vary, most have certain concepts in common, especially understanding and experiencing one kind of thing in terms of another, and directionality of transfer from a basic, usually concrete, meaning, to one more abstract (...).

Metaphorical processes are processes of inference across conceptual boundaries, and are typically referred to in terms of “mapping”, or “associative leaps”, from one domain to another. The mapping is not random, but motivated by analogy and iconic relationship.

These relationships tend to be observable cross-linguistically. Some have been thought of as “image schemata” with very concrete sources that are mapped into abstract concepts.

(...) Probably the most appealing examples of metaphoric processes in grammaticalization are provided by the development of spatiotemporal terms. (...) For example, spatial terms such as BEHIND can be derived metaphorically from a body part (an example of the shift from OBJECT > SPACE),

and subsequently temporal terms can be derived
metaphorically from the spatial term (via SPACE > TIME),
e.g., *We are behind in paying our bills.*

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 84-85)

L'extension ou la généralisation du sens originaire du mot lexical représente le passage obligatoire pour que le mot lexical se défasse de ses prérogatives sémantiques contingentes et parvienne ainsi à se rapprocher du statut d'un élément grammatical, qui, étant superordonné au niveau lexical, doit être abstrait par définition. Voici le même concept dans les mots de Baybee & Pagliuca, cités par Heine *et alii* :

« A concrete lexical item is recruited to express a more abstract concept...this emptying of lexical content is a prerequisite to grammaticalization because grammatical functions in themselves are necessarily abstract »

(Baybee & Pagliuca 1985 : 72 ; *cit.* Heine et alii 1991: 45)

D'ailleurs, si la métaphorisation du sens concret originaire est ce qui permet à un terme en cours de grammaticalisation de devenir compatible avec la fonction qu'il est appelé à coder, cette fonction même, une fois codée par le terme, finit par tirer profit d'un tel processus : la métaphore, en effet, permet la représentation iconique d'une structure conceptuelle complexe sous la forme simplifiée d'une image qui était, à l'origine, concrète :

For if metaphor is like a model, or a map, or an analogue, of a domain, then just like models, maps and analogues in general, if they are to be useful and successful, metaphors had better be simpler, idealized, more easily grasped than the complex domains they model.

(Levinson 1983: 160 ; *cit.* Heine *et alii* 1991 : 45)

Les prépositions à valeur limitative ou exceptive comme *sauf*, *hormis*, *excepté* représentent un excellent exemple de métaphorisation du sens originaire pour l'expression d'un contenu relationnel complexe sous une forme simple : les idées d' « être à l'abri » (*sauf*), de « mise de côté » (*hormis*) et de « soustraction » (*excepté*) ont été simplement déplacées du domaine spatial et concret, auquel elles appartenaient, au domaine abstrait du rayon d'action et de l'efficacité d'un prédicat verbal. Autrement dit : le domaine d'efficacité d'un prédicat est traité comme un espace, et les éléments susceptibles d'occuper cet espace sont traités comme des objets. D'un côté, donc, la signification originaire des anciens adjectifs et participes se complexifie pour atteindre le niveau des contenus relationnels superordonnés, de l'autre la signification ainsi complexifiée permet de coder ces mêmes contenus relationnels avec la netteté iconique des images concrètes.

La nécessité de se plier à un processus d'extension métaphorique ou métonymique (voir *infra*)

explique que les candidats idéaux au processus de GR sont tous, pour employer les mots d'Hopper & Traugott, des « basic words », c'est-à-dire des mots sémantiquement élémentaires ou bien des mots hyperonymiques :

(...) the lexical meanings subject to grammaticalization are usually quite general. For example, verbs which grammaticalize, whether to case markers or to complementizers, tend to be superordinate terms (also known as “hyponyms”) in lexical fields, for example, *say, move, go*. (...) In other words, the lexical items that grammaticalize are typically what are known as “basic words”. In some cases, a formerly fairly specific term can be grammaticalized, but only after it has become more general. An example is provided by Latin *ambulare* ‘walk’ > French *aller* ‘go’ > future auxiliary. As these already general lexical items take on grammatical functions, they are generalized in so far as they come to be used in more and more contexts, that is, they gain wider distribution and more polysemies.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 101-102)

La généralisation sémantique qu'éprouve le mot lexical de départ se traduit, de façon prévisible, en une prolifération de sens, tous mutuellement connectés. Le sens élémentaire de départ, sur lequel se greffent les stratifications des sens dérivés par voie d'abstraction, finit par se ternir et n'être plus facilement repérable : c'est ce qu'on appelle SEMANTIC BLEACHING, ou SEMANTIC FADING³, un concept qui, tout en étant souvent décrit comme un appauvrissement, se présente en réalité comme un processus de complexification – c'est-à-dire d'enrichissement – du sens de départ :

In sum, as grammaticalization progresses, meanings expand their range through the development of various polysemies. Depending on one's analysis, these polysemies may be regarded as quite fine-grained. *It is only collectively that they may seem like weakening of meaning.*

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 103 ; *notre italique*)

Comme on l'a vu, la métaphorisation du sens original est une pré-condition pour tout processus de GR. Il se peut, d'ailleurs, qu'un mot donné, dûment métaphorisé et inséré dans un contexte adéquat, s'achemine effectivement vers un parcours de GR et aboutisse au statut d'élément grammatical, alors que le même mot, dans son acception primaire, continue de subsister dans sa catégorie grammaticale d'origine. On parle, dans ce cas, de DIVERGENCE :

When a lexical form undergoes grammaticalization to a clitic or affix, the original lexical form may remain as an autonomous element and undergo the same changes as ordinary lexical items (Hopper 1991: 22). This characteristic of “divergence” is a natural outcome of the process of grammaticalization, which begins as a fixing of a lexical form

³ Les équivalents français pour ce concept sont *désementisation* (cf. Marchello-Nizia 2006 : 35), *affaiblissement/déchéance/décoloration du sens* (Bréal 1982 (1897) : 215 ; *cit.* Marchello-Nizia : 35) jusqu'à *javellisation* (Peyrambe 2002 ; *cit.* Marchello-Nizia : 35). Dans ce travail, je choisis de maintenir le terme anglais.

in a specific potentially grammatical environment, where the form takes on a new meaning (the same phenomenon is called “split” in Heine and Reh 1984: 57-9).

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 118)

Un exemple de ce phénomène est fourni, entre autres, par *sauf*, qui est devenu préposition/conjonction mais qui survit aussi dans son emploi adjectival (*sain et sauf, laisser la vie sauve*), où il continue d’exploiter son acception originare.

(4) PROCESSUS MÉTONYMIQUES (METONYMY).

La métaphorisation n’est pas le seul moyen capable d’expliquer la généralisation du sens originare d’un mot en cours de GR. Comme Marchello-Nizia le remarque (2006 : 35), « dès les années 1990, la réflexion sur la transition du sens lexical au sens grammatical, et sur la phase ‘sémantique’ du processus de grammaticalisation » a conduit à quelques constats dont le principal est le suivant : « il se produit non pas une dé-sémantisation (partielle ou totale), mais un déplacement du sens, métaphorique ou métonymique ». Or le déplacement de sens est exactement ce qui se produit en présence de généralisation sémantique d’un mot sur base métonymique : l’un des traits sémiques – normalement récessifs dans l’acception de base – devient saillant aux dépens des autres ; autrement dit, la saillance se déplace d’un trait dominant sur un trait récessif, qui devient à son tour dominant⁴. De ce fait, le sens nouveau n’est pas issu, comme dans le cas de la métaphorisation, de la projection d’un contenu dans un domaine qui lui est étranger, mais d’une réorganisation de la saillance des traits sémiques internes. Toutefois, il est des cas de GR dans lesquels l’interprétation métaphorique et l’interprétation métonymique sont également possibles. L’un de ces cas est celui de *be going to* en anglais. Pour Hopper & Traugott, le passage de *be going to* au rang d’auxiliaire de futur immédiat ne relève pas seulement de l’assimilation « mouvement dans l’espace » = « mouvement dans le temps », mais surtout de la contiguïté de la préposition *to*, qui aurait joué un rôle essentiel dans l’attribution d’une *purposiveness* (« intentionnalité, recherche d’un but ») au verbe de mouvement *to go* :

(...) some instances of grammaticalization that have heretofore been regarded as metaphorical can be seen to arise out of semantic contiguity rather than or as well as out of semantic analogy.
 (...) For example, when the lexical item *go* is considered out of context and is said to grammaticalize to an auxiliary, metaphor is naturally invoked with respect to its spatial properties. But in fact it was not *go* that grammaticalized; the phrase *be going to* did, presumably only in very local contexts, e.g., that of *be*

⁴ Comme on le verra en particulier dans l’analyse des prépositions impropres françaises indiquant la durée (*durant et pendant*), Kortmann (1992) met justement en cause des processus métonymiques de ce type pour expliquer l’évolution sémantique des prépositions déverbales.

going to in order to V. The contiguity with to in the purposive sense must have been a major factor in the development of the future meaning in *be going to* as an auxiliary (...).

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 87)

Cette solution, d'ailleurs, comme Marchello-Nizia (2006 : 36) l'illustre bien, n'est pas la seule qui ait été proposée :

Pour Sweetser (1988 : 391-392), c'est donc par un transfert métaphorique du sens spatial [...] dans un champ temporel que le verbe anglais *go* peut acquérir un sens futur. Pour Baybee, Perkins & Pagliuca (1994 : 269) en revanche, le sens temporel est présent d'emblée, dès l'origine, en tant qu'inférence du sens spatial : si l'on se déplace dans l'espace, on se déplace du même coup dans le temps. Pour eux, dans le processus d'auxiliarisation, il y a non pas transfert d'un sens vers un autre, mais suppression de l'un des sens, le sens spatial, à cause d'un autre élément également présent dans ces constructions : l'élément intentionnel. En effet, en annonçant qu'on va quelque part pour faire quelque chose (*I am going to X to do Y*), le locuteur dit en même temps son intention de le faire. Il s'agit d'une inférence : du mouvement vers un but on infère la recherche d'un but, d'une intention, donc un futur. Hopper & Traugott (2003 : 88-89) partagent en partie cette analyse, mais pour eux, l'élément intentionnel est attaché non au verbe, mais à la préposition *to*, et c'est la réanalyse subie par l'expression toute entière [...] qui permet le développement du sens temporel de futur.

(Marchello-Nizia 2006 : 36 ; *notre soulignage*)

En d'autres termes, la GR de *be going to* en auxiliaire de futur peut s'expliquer d'au moins trois façons, que je reproduis schématiquement ci-dessous :

- (1) par l'équation, métaphorique, entre l'idée de mouvement vers un but concret dans l'espace et l'idée de mouvement vers un but abstrait dans le temps (Sweetser 1988 : 391-392) ;
- (2) par l'activation métonymique du trait « temps » contenu implicitement dans la structure conceptuelle de tout processus, et donc aussi bien dans celle d'un verbe de mouvement, qui, impliquant un déplacement spatial d'un point A à un point B, présuppose partant une durée temporelle (Baybee, Perkins & Pagliuca 1994 : 269) ; le trait temps aurait donc pris le dessus aux dépens du trait espace ;
- (3) par la contiguïté de la préposition *to*, qui, pouvant indiquer aussi bien la destination spatiale d'un mouvement que le but d'une action intentionnelle, aurait favorisé le développement de *to go* vers le sens de recherche d'un but (*purposiveness*), et, à partir de là, son passage au statut d'auxiliaire de futur (Hopper & Traugott 2003 (1993) : 87).

Or, si l'on tient compte du fait que, dans l'interprétation (3) la préposition *to* n'aurait pas pu emprunter son idée d'intentionnalité au verbe *to go* si celui-ci n'avait pas contenu, dans sa structure conceptuelle, un trait de temps activable, on constatera que ces trois positions ne sont pas incompatibles, mais complémentaires : métaphorisation et métonymisation peuvent cohabiter dans

la modification du sens original du mot grammaticalisé.

(5) PERSISTANCE (PERSISTENCE).

Le concept de PERSISTANCE (PERSISTENCE) fait référence au fait qu'un élément lexical grammaticalisé peut conserver certains traits de son sens original, et en être influencé dans son comportement en tant que mot grammatical. L'existence de ce phénomène a donc amené à revoir le concept de *semantic bleaching* dans son acception, essentiellement péjorative, d'« appauvrissement » ou de vidage du sens original :

Perhaps the most damaging evidence against the automatic association of bleaching and sudden emptying of meaning with grammaticalization comes from evidence that later constraints on structure or meaning can only be understood in the light of the earlier meanings. In other words, when a form undergoes grammaticalization from a lexical to a grammatical item, some traces of its original lexical meanings tend to adhere to it, and details of its lexical history may be reflected in constraints on its grammatical distribution. This phenomenon has been called 'persistence' (Hopper 1991).

Hopper & Traugott 2003 (1993) : 96 ; *notre soulignage*)

V.4. La grammaticalisation : les constantes.

Le but de cette section est de mettre au point certaines caractéristiques communes à tous le processus de GR, et dont la nature de constantes est généralement reconnue.

(1) UNIDIRECTIONALITÉ (UNIDIRECTIONALITY).

En tenant compte du fait que les processus de GR sont des processus spontanés, atéliques et dont on ne peut prévoir ni la mise en place ni la phase d'arrêt, l'étude des cas particuliers a permis tout de même d'arriver à détecter un certain nombre de constantes. La plus importante de celles-ci est l'UNIDIRECTIONALITÉ (UNIDIRECTIONALITY), c'est-à-dire le fait que la GR, si elle se réalise, emprunte un chemin obligatoire et non réversible, allant du moins grammatical au plus grammatical :

The principle that has come to be known as unidirectionality is an assertion about the change

less grammatical > more grammatical

that is fundamental to grammaticalization. Unidirectionality is a strong hypothesis that is based on observations about change, observations that lead to the conclusion that grammatical forms do not in general move "uphill" to become lexical, whereas the reverse change, whereby grammatical forms are seen to have their origins in lexical forms, is widespread and well documented.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 16; *gras mis par nous*)

Ce chemin, ou parcours, au long duquel la GR bouge est appelé CLINE (ou CHAÎNE CATÉGORIELLE). La structure évolutive du *cline*, telle que je la reproduis ci-dessous d'après Hopper & Traugott (2003 (1993): 7), équivaut de fait aux différentes étapes du processus de morphologisation :

content item > grammatical word > clitic > inflectional affix

Le processus de GR se fait donc à partir d'un élément ou d'une séquence d'éléments morphologiquement fléchis et susceptibles d'entrer dans une syntaxe libre, dans la direction d'une perte progressive de leur variabilité morphologique et de leur liberté syntaxique. Lorsque le matériel de départ est une séquence complexe, cette transformation graduelle coïncide avec un resserrement des liens syntaxiques existant entre les composants de la séquence. Si ce resserrement est poussé jusqu'au but et qu'il atteint son stade final, la séquence peut aboutir à une soudure de ses composants, et passer ainsi d'un statut périphrastique ou analytique à un statut synthétique :

Each item to the right is more clearly grammatical and less lexical than its partner to the left. [...] *Generally they* [clines, PR] *involve a unidirectional progression in bondedness, that is, in the degree of cohesion of adjacent forms that goes from loosest ("periphrasis") to tightest ("morphology")*. It is often difficult to establish firm boundaries between the categories represented on clines [...].

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 7)

Nous pouvons essayer de représenter un *cline* en nous servant de notre exemple de départ, *dulcē mentē*, qui, au passage du latin au français affiche un stade intermédiaire ou pré-affixal, comme on peut le voir dans le Tableau 2 ci-dessous :

UN EXEMPLE CONCRET DE CLINE.			
Terme lexical =>	Terme Grammatical =>	Clitique =>	Affixe
[<i>dulcē mentē</i>]	[<i>humble et douce</i>] <i>mentē</i> ⁵		<i>doucement</i> <i>clairement</i> <i>généralement</i> <i>carrément</i>
Phase lexicale : le substantif <i>mentē</i> est encore un mot lexical fléchi à l'ablatif, en syntaxe libre.	Phase grammaticale pré-affixale : le terme <i>mentē</i> modifie, en tant que mot grammatical invariable, deux adjectifs coordonnés. Il passe donc à la morphologie invariable mais conserve un dernier résidu de liberté syntaxique.		Phase affixale : <i>mentē</i> a quitté la syntaxe pour la morphologie invariable.

Tableau 2: Un exemple concret de *cline*.

⁵ Occurrence d'AF tirée de Hopper & Traugott (2003 (1993) : 141).

(2) DÉ-CATÉGORISATION (DECATEGORIALIZATION).

La DÉ-CATÉGORISATION (DECATEGORIALIZATION) a trait à l'abaissement de catégorie grammaticale que le processus de GR comporte. Cet abaissement consiste généralement dans le passage du terme concerné d'une *catégorie majeure*, c'est-à-dire une catégorie lexicale ouverte, à une *catégorie mineure*, c'est-à-dire à une catégorie grammaticale fermée :

When a form undergoes grammaticalization from a lexical to a grammatical form, [...], it tends to lose the morphological and syntactic properties that would identify it as a full member of a major grammatical category such as noun or verb. In its most extreme form such a change is manifested as a cline of categoriality, statable as:

major category (> intermediate category) > minor category

In this schema the major categories are noun and verb (categories that are relatively "open" lexically), and minor categories include preposition, conjunction, auxiliary verb, pronoun and demonstrative (relatively "closed" categories). Adjectives and adverbs comprise an intermediate degree between the major and minor categories and can often be shown to derive straightforwardly from (participial) verbs (locative, manner, etc.) nouns respectively.

[...] Given the hypothesis of unidirectionality, it can be hypothesized that diachronically all minor categories have their origins in major categories.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 107; *gras mis par nous*)

L'exemple fourni dans ce cas par les auteurs est très pertinent pour ce travail : « For example, the preposition *during* was once the *-ing* form of an obsolete verb meaning 'to last, endure' » (Hopper & Traugott 2003 (1993) : 109).

(3) RENOUVELLEMENT, LAYERING ET SPÉCIALISATION.

Les processus de RENOUVELLEMENT, LAYERING (ou stratification) et SPÉCIALISATION sont étroitement liés. Pour les illustrer, on peut recourir à un exemple classique, cité aussi bien par Meillet (1982 (1912) : 139-140) que par Hopper & Traugott (2003 (1993) : 117) : l'histoire de la négation renforcée en français :

[...] at earlier stages of French, predicate negation was accomplished by *ne* alone placed before the verb. This *ne* was itself a proclitic form of Latin *non*, Old French *non*. Already in Old French, a variety of adverbially used nouns suggesting a least quantity [...] could be placed after the verb in order to reinforce the weakened negation. [...] By the sixteenth century, the one ones still used with negative force were *pas*, *point*, *mie* and *goutte*, all of them more general terms than those which were no longer used. Even in the sixteenth century, *pas* and *point* predominated, and by the modern period these were the only two which were still in use. Of the two remaining, there is

a clear sense in which *pas* is the only “unmarked” complement to *ne* in negation. It is by far the more frequent in discourse, [...], and is semantically more neutral, *point* being an emphatic negator. [...] Therefore in a sense *pas* is the only form which has become fully grammaticalized out of an array of forms which could reinforce negation in Old French.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 117)

Examinons donc les différentes phases du changement : lorsque la négation simple *ne*, n'étant plus perçue comme suffisamment expressive, entre dans une série d'expressions syntagmatiques ou périphrastiques comme [*ne + pas/point/mie/goutte*], nous sommes ici en face d'un phénomène de RENOUELEMENT ou RENEWAL, que Hopper & Traugott définissent comme étant

[...] a process whereby existing meanings may take on new forms: *renewal*. Renewal results primarily in alternate ways of saying approximately the same thing, or alternate ways of organizing linguistic material. Often, but not always, these new ways are periphrastic, i.e., phrasal.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 122; *notre italique*)

Ensuite, le fait que toutes ces expressions périphrastiques aient cohabité pendant un certain temps comme autant d'alternatives possibles, en concurrence mutuelle, pour l'expression de la négation renforcée en français, prend le nom de LAYERING (ou STRATIFICATION) :

Rather than replace a lost or almost lost distinction, newly innovated forms compete with older ones because they are felt to be more expressive than what was available before. This competition allows, even encourages, the recession or loss of older forms. Textual evidence provides strong support for this view of coexisting competing forms and constructions, rather than a cycle of loss and renewal.
 [...] The persistence of older forms and meanings alongside newer forms and meanings, whether derived by divergence from the same source or by renewal from different sources, leads to an effect that can be called “layering” or “variability” at any one synchronic moment in time.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 124; *notre soulignage*)

Il est important de souligner que, dans l'absolu, la stratification de formes peut dériver soit d'un processus de divergence, soit d'un processus de renouvellement, à cela près, que si le résultat – c'est-à-dire la prolifération de formes – est le même, le niveau d'économie – c'est-à-dire le rapport forme ⇔ fonction – opérant à l'intérieur de ces formes est complètement différent :

- (a) lorsque la prolifération des formes est le produit d'un *renouvellement*, le résultat sera une surabondance d'options formelles pour une même fonction ;
- (b) lorsque, par contre, la prolifération des formes est le produit d'une *divergence*, le résultat sera une seule option formelle pour plusieurs fonctions :

Within a broad functional domain, new layers are continually emerging; in the process the older layers are not necessarily discarded, but may remain to coexist with and interact with new layers (...). Layering is the synchronic result of successive grammaticalization of forms which contribute to the same domain.

(...) Some of the most obvious cases are those where a full and a reduced form coexist, with related forms and only minimally different functions. (...) In other cases a variety of different forms and constructions may coexist that serve similar (though not identical) functional purposes.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 125 ; *notre soulignage*)

Dans le cas de la négation française, nous avons donc un bon exemple des deux types de stratification illustrés jusqu'ici. D'un côté, en effet, le renouvellement de la négation simple *ne* produit une prolifération de formes périphrastiques ([*ne + pas/point/mie/goutte*]). De l'autre, alors que *pas*, en contexte avec la négation *ne*, se métaphorise et s'achemine sa propre grammaticalisation, le substantif *pas*, par un phénomène de divergence, continue son existence autonome, jusqu'au moment où la fonction bien distincte des deux *pas* permettra des structures du type *Je ne ferai pas un pas de plus*. Le terme *pas*, autrement dit, se trouve impliqué dans une prolifération de formes produite, à la fois, par le renouvellement et par la divergence.

L'analyse de la négation française nous permet une dernière mise au point. Sur l'axe diachronique, d'abord *pas* et *point*, et ensuite *pas* en particulier, finissent par s'imposer comme les outils grammaticaux préposés au renforcement de *ne*, aux dépens des formes concurrentes. Ce processus visant à réduire la liste des candidats formels à l'expression d'une fonction (« this thinning out of the field of candidates for grammaticalization », Hopper & Traugott 2003 (1993) : 118), est appelé SPÉCIALISATION (SPECIALIZATION), c'est-à-dire, « the process of reducing the variety of formal choices available as the meaning assume greater grammatical generality » (Hopper & Traugott 2003 (1993) : 116).

(4) LE FONCTIONNEMENT EN SPIRALE.

Poursuivons donc l'analyse de la négation française pour encadrer, en guise de conclusion, le fonctionnement général des processus de GR dans leur ensemble. En français, à l'état actuel, la négation périphrastique en *ne...pas* semble avoir épuisé, à son tour, la portée d'innovation qui en avait décrété l'adoption. Non seulement, en effet, la semi-négation *ne* est en phase d'effacement de la langue parlée, au profit du seul *pas* (*J'y vais pas, t'en fais pas*), mais, comme Meillet (1982 (1912) : 140) l'écrit, « le *pas* français n'est plus expressif à son tour et appelle un nouveau renforcement par des mots accessoires ; on est amené à dire *pas du tout, absolument pas* [...] ».

En d'autres termes, le renouvellement, qui surgit pour des besoins d'expressivité, tend à produire des formes périphrastiques alternatives à celles existantes, dont généralement une, en particulier, se grammaticalise en tant que forme « élue » ; toutefois, lorsque cette forme, devenue dans l'entre-temps fréquente et routinière, aboutit à une morphologisation accomplie, sa portée innovante se retrouve épuisée, de sorte qu'un nouveau renouvellement se rend nécessaire :

“renewal” [...] [is, PR] the tendency for periphrastic forms to replace morphological ones over time. Where a long historical record is available, the process of renewal can be seen to occur repeatedly.
 [...] At each attested stage two (or more) constructions compete (typically separated from one another by some nuance of meaning such as ‘we will’ versus ‘we are about to’) and eventually the periphrastic one wins out, undergoes coalescence of the two elements that comprise it, and may in turn be replaced by a new periphrastic form [...].

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 9; *notre soulignage*)

Un exemple pertinent de l'alternance perpétuelle de formes périphrastiques se compactant en formes synthétiques et appelant de nouvelles formes périphrastiques, est l'histoire du futur, du latin au français, et, plus en général, aux langues romanes : *cantabo* > *cantare habeo* > *cantar[e] *ayyo* > *chanterai* > *je vais chanter*.

La GR, donc, est un mécanisme de changement de la langue qui, de par le caractère récursif de ses processus internes, se présente comme une évolution non pas linéaire mais cyclique, ou en spirale. Ce diagnostic, déjà prononcé par Gabelentz entre le XIX^e et le XX^e siècle (1891 ; *cit.* Hopper & Traugott 2003 (1993) : 21) et partagé par Meillet, s'est de fait montré adéquat jusqu'à nos jours :

A second insight developed by Gabelentz is that this [grammaticalization, PR] is not a linear process, but rather a cyclical one.
 (...) Moroever, even the idea of a cycle is an oversimplification. Gabelentz speaks instead of a spiral, in which changes do not exactly replicate themselves but parallel earlier changes in an approximate manner.

(Hopper & Traugott 2003 (1993) : 21; *notre soulignage*)

Et voici une synthèse efficace du caractère des processus de GR fournie par Meillet:

Les langues suivent ainsi une sorte de développement en spirale : elles ajoutent des mots accessoires pour obtenir une expression intense ; ces mots s'affaiblissent, se dégradent et tombent au niveau de simples outils grammaticaux ; on ajoute de nouveaux mots ou des mots différents en vue de l'expression ; l'affaiblissement recommence, et ainsi sans fin.

(Meillet (1982) 1912 : 140-141)

Schématiquement, le fonctionnement en spirale de la GR peut être représenté par la Figure 2 suivante, qui illustre comment les différents processus internes à la GR soient reliés par une exigence constante de « problem solving », visant à compenser les effets neutralisants de la routinisation et de la morphologisation :

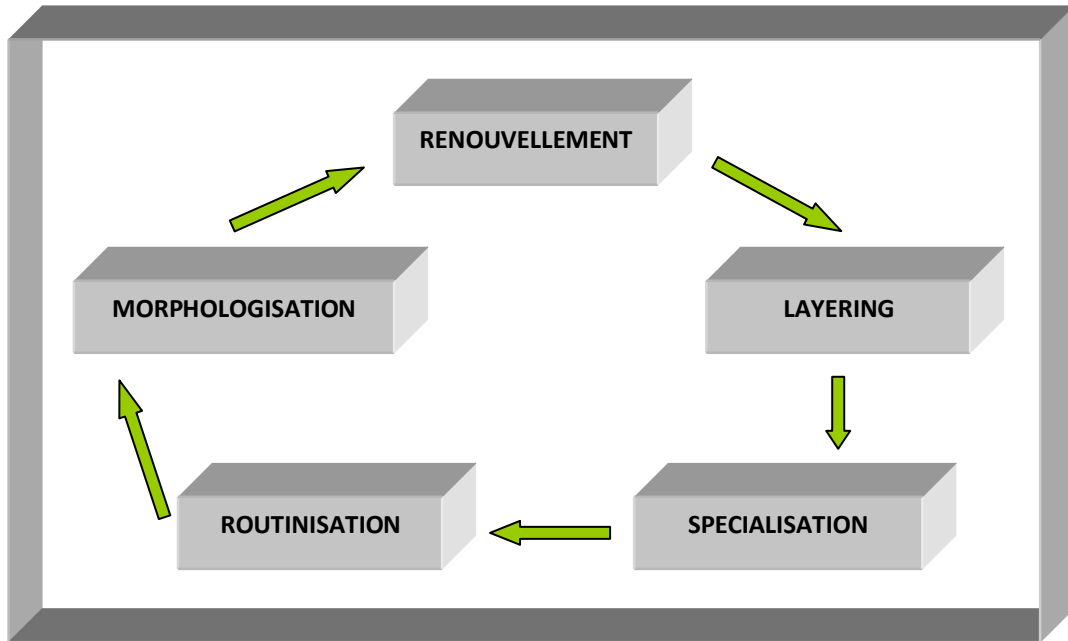


Figure 2: Récursivité des processus de grammaticalisation.